

2 – Charles et les poulets guimauve

« Je pense, Darling, qu'un homme ne possédant pas de Rollex à quarante ans, n'a pas encore réussi sa vie. »

Cette pensée sortait du cerveau de Charles, le fils de Simone et s'adressait à sa femme, Marie-France Isigny, née Le Cerf. On aurait pu se demander alors en entendant cette affirmation, si c'était seulement grâce à son intelligence qu'il avait pu obtenir, dix-sept ans plus tôt, son diplôme à HEC.

À cette époque, aussitôt celui-ci décroché, Charles avait passablement hésité dans le choix de son plan de carrière : la finance ou la politique ? « Non, je ne vais pas dans cette voie-là, se disait-il, l'argent n'y rentre pas assez vite. » Pourtant, il avait toutes les aptitudes et les dons pour devenir un bon politicien ; hypocrite et un peu mégalomane, il possédait aussi l'art de parler en public comme un camelot de foire ou un avocat défendant un assassin confirmé comme tel, mais de toute façon, il n'aurait pas pu choisir son parti politique, ne comprenant pas bien les subtilités qui en différençaient les principaux.

Alors, il se lança dans la finance et quoi de mieux que les États-Unis, où l'argent est dictateur, pour assouvir la soif de réussite d'un jeune loup rempli d'ambitions ? Mais, avant de s'envoler vers le pays de ses espérances, il se devait de régulariser la situation de concubinage qu'il entretenait, depuis six mois, avec la sœur cadette du chevalier. Par le mariage, il pensait pouvoir financer son projet avec l'argent de l'épousée.

Marie-France était d'une beauté quelconque à la limite de la laideur, mais elle avait une qualité intéressante pour un jeune diplômé sans le sou : elle était riche. Alors cette union lui permettrait de partager le petit magot apporté par sa dot. Ce ne serait pas là, bien sûr, un mariage issu de l'amour. Ce sentiment n'avait pas beaucoup de place dans son cœur déjà occupé par l'avidité, sans oublier la grande calculatrice qu'il avait installée virtuellement dans son cerveau, en liaison permanente avec celui-ci.

Bien que petite, son corps était conforme pour apaiser, provisoirement, les désirs sexuels de Charles Isigny. « Quand je serai riche, pensait-il, je pourrai alors me payer les services à plein-temps d'une prostituée de luxe qui viendra parfaitement compléter la voiture de luxe, la villa au bord de la mer, le compte en Suisse et la fameuse Rollex, la panoplie des signes extérieurs de richesse d'un multimillionnaire. »

Sa fiancée l'avait trouvé beau et élégant, elle avait donc vite succombé à son talent de baratineur. Bien qu'étant roturier, Charles avait des gènes de beauté qui manquaient chez les Le Cerf, car les leurs avaient dégénéré, avec le temps, à cause des nombreux cousinages que ses ancêtres avaient réalisés afin de préserver la soi-disant couleur bleue de leur sang.

« On aura ainsi de beaux enfants, pensait-elle, et avec l'aventure américaine qui nous attend, ceux-ci naîtront aux States, cela sera d'un chic. »

Le chevalier, son frère, était ravi. Son père venait de décéder et l'idée de son futur beau-frère d'aller faire fortune aux Amériques en emmenant sa cohéritière lui convenait parfaitement. Il organisa un magnifique mariage dans les jardins de son manoir, tout le gratin de la région fut invité à la cérémonie. Par obligation, Simone faisait partie de la noce, mais si discrètement que la plupart des invités la prirent pour l'une de ses employées.

Ce fut là, la dernière fois qu'elle vit son fils.

Deux jours avant ce mariage, le chevalier traîna la future mariée chez son ami, maître Verreux, notaire à Piquebeuf.

Celui-ci les reçut courtoisement dans la salle d'attente de son étude puis, dans son austère bureau, il remit à chacun des deux héritiers une copie de l'inventaire de la succession de feu leur père. Le vieux chevalier n'ayant pas fait de testament, il fut décidé, après une demi-heure de discussion et sous les conseils éclairés du notaire, que les valeurs mobilières seraient aussitôt partagées en deux parts égales et que les immobilières resteraient en indivision.

Le clerc de l'étude, ayant fait diligence par anticipation, ils signèrent les décomptes de la succession ainsi qu'un document préparé très à l'avance par maître Verreux.

C'était une délégation de pouvoir, une sorte de procuration, concernant la gestion des avoirs immobiliers, donnant la possibilité au chevalier d'agir seul pour le bien des héritiers. Chaque mot avait été bien pesé, ainsi que chaque phrase bien réfléchi par le notaire, afin de donner les pleins pouvoirs à son ami.

Tout en tendant ce document à Marie-France, il lui dit mielleusement :

— Vous comprenez, ma chère amie, votre prochain départ à plusieurs milliers de kilomètres d'ici, pour des mois voire des années, loin de vos avoirs, risque d'empêcher de réaliser une bonne fructification du patrimoine commun avec votre frère. Celui-ci doit avoir la possibilité de réagir rapidement dans la gestion de vos affaires.

— Je comprends parfaitement, mon cher Maître et je fais entièrement confiance à Paul-Henri, dit-elle en signant négligemment la procuration.

Après avoir partagé les liquidités, vendu les lingots et les actions en quote-part avec le cohéritier, notre jeune couple d'arrivistes s'envola pour arriver au pays de cocagne tant désiré.

D'emblée, ils s'installèrent à New York dans un appartement chic de quatre pièces situé sur la cinquième avenue avec une vue sur Central Park.

L'adresse avait son importance pour asseoir son homme dans la respectabilité, il ne lui manquait plus que l'apparence. Les magasins spécialisés dans l'emballage de jeunes cadres dynamiques ne manquaient pas dans cette ville. Il investit donc une partie des économies de son épouse dans l'achat de costumes, chemises, cravates et autres accessoires qu'il pensait être utiles pour séduire ses futurs employeurs.

Ainsi fagoté, notre *frenchi* se lança à l'assaut des forteresses de la finance de Wall Street.

Son diplôme français ne valant pas grand-chose aux yeux des Américains, notre jeune novice dut faire plusieurs banques d'investissement pour enfin pouvoir trouver une simple place de broker dans l'un de ces établissements.

Dans les années soixante, la micro-informatique n'existait pas encore et les employés des spéculateurs se servaient alors de nombreux téléphones pour passer les ordres, ainsi que d'une calculatrice pour saisir les opportunités. Celle du cerveau de Charles, se situant entre les deux combinés téléphoniques qu'il utilisait à chaque oreille, fit des merveilles.

Vite repéré par ses supérieurs, grâce aux énormes profits qu'il dégagait des fonds de placement alimentés par l'argent de vieilles mémés qui n'étaient pas satisfaites de la fortune laissée par leur veuf de mari, il ne tarda pas à grimper dans l'échelle de l'évolution des requins de la finance.

La première année, de simple broker il fut promu trader, cette situation lui permit de récolter son premier million de dollars au bout de deux ans. Il s'acheta donc une Mercedes grand luxe. Puis les autres millions suivirent après sa nomination comme market-maker ; là, il put s'acheter une villa à Miami tout en gardant son appartement sur la cinquième avenue.

Mais il n'était pas encore rassasié, il lui manquait son indépendance, il créa donc sa propre société en gestion de fonds spéculatifs pour pouvoir accroître sa petite fortune. Sa prestance et son grand talent de baratineur de camelot lui furent d'une grande utilité pour attirer dans ses locaux les mémés aux millions, les rentiers qui ne savaient plus trop que faire de leur pognon, ainsi que celui de personnages, un peu louches, qui voulaient cacher la provenance de leur richesse.

Entre deux portes de banque, il réussit quand même à faire deux enfants américains à Marie-France, sans presque s'en apercevoir. Elle était ravie d'avoir un mari si peu visible, tout en lui rapportant tant d'argent si rapidement car il lui en fallait une bonne dose mensuelle, – elle était en effet une grande adepte du shopping et des futilités mondaines.

Laissant ses enfants aux bons soins d'une nounou mexicaine payée à coup de lance-pierres et la poussière de son appartement à une Africaine rémunérée au noir, elle avait ainsi du temps de libre pour papillonner le soir, de réceptions chics en cocktails, en passant par des vernissages de peintres qui barbouillaient dans la tendance, et l'après-midi, de salons de thé guindés en magasins d'emballage de luxe spécialisés dans la décoration féminine.

Ceux qu'elle préférait par-dessus tout étaient ceux où elle pouvait acheter des pierreries montées sur de l'or lui permettant de briller, afin de pouvoir compenser son manque de beauté. Plus elle avançait dans l'âge, plus il lui en fallait pour venir combler ses nouvelles imperfections. Elle finirait un jour par ressembler à un sapin de Noël ou tout du moins, avec la vieillesse, à une royale momie.

Pendant ce temps, son mari devait gagner de plus en plus d'argent pour soutenir leur train de vie qu'il venait d'alourdir récemment par l'apport de la maîtresse qu'il se devait d'entretenir, en bon parvenu qui se respecte.

C'était une espèce de cover-girl à la beauté photocopiée et standardisée, ayant le nez raboté et les seins regonflés, comme on

en rencontre beaucoup gravitant autour des événements mondains de la haute société. Le corps de cette conquête, beaucoup plus jeune que lui et ainsi décorée, était parfait, placé debout comme une potiche à ses côtés, pour afficher sa réussite dans les soirées mondaines et couché nu dans l'intimité pour assouvir son besoin de jouissance charnelle.

Enfin reconnu comme un excellent aspirateur à fric, il avait pu entrer, enfin, dans le premier cercle de la mafia financière. Il fallait peser quelques petits millions de dollars pour accéder à cette nébuleuse, composée de parvenus et d'apprentis capitalistes en quête de bonnes opportunités données par le cercle suivant : celui des industries et petites banques chapeautées par la plus concentrée, celle des multinationales capitalistes et bancaires, ces dernières influençant et subventionnant l'ultime cercle des hommes politiques de la mafia financière qui veulent diriger et asservir le monde.

Pour être tenu au courant de ces opportunités, il était nécessaire de faire partie de clubs où se rencontraient les petits patrons et des cadres supérieurs, pour discuter d'affaires sous le couvert d'œuvres de charité qui leur donnaient ainsi un semblant de bonne conscience, mais surtout de la bonne publicité afin d'amadouer le petit peuple.

Et ce fut le soir, en rentrant de son club, qu'il eut cette consternante affirmation au sujet de sa montre suisse. Marie-France ne le contredit pas, car elle-même était aussi une grande prêtresse de la façon "bling bling" de montrer sa réussite.

Après avoir passé une insipide nuit de financier, il se réveilla avec en mémoire la discussion qu'il avait eue, la veille, à son club, avec le directeur du développement de la société Consentri.

Cette société, spécialisée dans l'agroalimentaire et les produits pharmaceutiques, avait comme client la fameuse chaîne de fast-food Christmas's food. Trouvant les Européens un peu maigres par rapport à ses clients américains et voulant surtout augmenter ses profits, elle avait commencé à envahir l'Europe de